

June Johnson Dance Prize 2013

## «Dark Side Of The Moon» : Asphalt Piloten / Anna Anderegg

### Offensive dansante dans l'espace public

**Lorsque l'on se trouve face à Anna Anderegg, il est parfois difficile de savoir s'il s'agit d'un petit garçon sauvage ou d'une femme adulte qui sait très précisément ce qu'elle veut et comment elle entend atteindre ses objectifs. C'est tout à la fois une femme de poigne espiègle et une artiste dotée du sens des affaires. Mais d'où tient-elle cette capacité à conjuguer les apparentes contradictions et à en faire jaillir quelque chose de nouveau ?**

*Tu es née à Bienne, en Suisse, et pourtant, cela ne semble pas simple de te trouver en harmonie avec tes origines. Te sens-tu à la maison en Suisse ?*

Nulle part, je n'ai réussi à me sentir à la maison. En Suisse, nous étions toujours catalogués comme la famille décalée. Alors, je me suis forgé un chez-moi avec les Pilotes de l'asphalte.

*A partir de quel moment as-tu su que tu voulais devenir danseuse ?*

C'était en 2002, un mercredi, j'allais à mon cours de danse en bus. Soudain, l'évidence s'imposait à moi : je multiplie les petits boulots rien que pour me payer mes cours de danse, mais en réalité, la seule chose que je veuille, c'est danser. A partir de ce jour, tout a semblé s'inscrire dans une logique et s'est déroulé avec simplicité. Le vendredi, je donnais ma démission à mes différents employeurs, envoyais valser mes études et m'inscrivais dans une école de danse en France. Une année plus tard, je déménageais pour Berlin, où je suivais une formation de trois ans en danse contemporaine.

*As-tu parfois considéré comme avantage d'avoir appris la danse sur le tard ?*

Beaucoup de gens dansent toute leur vie. Moi, j'ai commencé tardivement, ce qui m'a donné le temps d'aspirer le monde qui m'entourait et de faire d'autres expériences. Ça a enrichi mon style de danse. Lorsque je me suis présentée à l'école, ils m'ont prise uniquement parce qu'ils se sont rendus compte que je le voulais absolument. Du point de vue technique, j'étais une des plus mauvaises et pourtant, je suis une des rares à vivre de la danse aujourd'hui.

*Une fois ta formation terminée, tu as très rapidement commencé à réaliser tes propres projets et à travailler pour des galeries et des expositions. A quoi cela tenait-il ?*

Certaines personnes sont à l'aise dans le rôle d'exécutant. Moi, je voulais exprimer ma propre créativité et sortir de la scène traditionnelle de la danse, qui me semblait très élitiste. J'ai pour ma part toujours considéré la danse comme une communication directe sans parole. A mon sens, on ne devrait pas avoir besoin d'une licence en philosophie pour comprendre une performance de danse. En effet,

la danse peut toucher les gens à un tas de niveaux différents, ce qui fait selon moi sa force.

*Comment les Pilotes de l'asphalte ont-ils vu le jour ?*

Entre 2008 et 2009, j'ai beaucoup travaillé avec des musiciens et écrit des morceaux miniatures, travail qui nous a permis de décrocher une Carte blanche – et un petit budget – pour le festival « La Plage des Six Pompes ». C'est pour cette Carte blanche que j'ai créé les Pilotes de l'asphalte. Deux ans plus tard, notre production « Tape Riot » était programmée au festival de théâtre « Chalons dans la rue », ce qui nous a ouvert de nombreuses portes dans l'espace européen.

*Pouvez-vous décrire en détail comment vous vous organisez ?*

Je rédige les concepts et organise les phases de réalisation, autrement dit, je commence par passer cinq mois à ma table de travail. Pendant longtemps, j'avais d'abord besoin de la pratique, de m'approcher physiquement de la matière pour parvenir à bien formuler ce que nous avons en tête. J'avais de la peine à jeter des ponts entre le mouvement et les mots. Heureusement, nous avons reçu le soutien d'un partenaire français baptisé « La Paperie ». Ce lieu de fabrication du Centre national des Arts de la rue nous accueille une fois par année, afin que nous puissions nous consacrer à l'exploration, loin de notre lieu de production.

*Quelle est la contribution des autres artistes aux projets ?*

Elle est totale ! J'organise la « toile » sur laquelle l'œuvre va prendre forme. J'ai une idée du tempo, de la direction et du contenu que la pièce devrait avoir et celle-ci compose le cadre que les artistes viennent remplir. La réalisation est donc façonnée par tous, dans un travail de collaboration. Les danseurs, les artistes visuels, les cameramen, les costumiers, les éclairagistes. Tout cela se conjugue et se féconde mutuellement.

*Combien êtes-vous ?*

D'un projet à l'autre, cela varie, mais nous sommes toujours entre 3 et 14. Pour l'heure, une seule personne a été de tous les projets à mes côtés, Marco Barotti, mon partenaire. Mais nous travaillons souvent avec les mêmes artistes.

*De quoi vos nouvelles pièces se sont-elles inspirées ?*

C'est rarement la danse qui me touche. Ce sont par exemple des films de Tim Burton ou des plasticiens comme Anish Kapoor ou Renate Buser, donc des œuvres qui se composent de plusieurs couches, profondes, mais accessibles. De manière générale, je suis une personne très visuelle, fortement influencée par d'autres individus et travaux. « Tape Riot » par exemple se base sur le talent du peintre Hervé Thiot. En fait, cette pièce s'est pour ainsi dire conçue autour de lui.

*Qu'est-ce qui fait de « Tape Riot » une œuvre aussi extraordinaire ?*

Les travaux de cette nature sont très sensibles et fragiles. Ils ne fonctionnent que dans la situation adéquate. Si l'environnement n'est pas au diapason, ils peuvent se solder par un échec. Les interventions éclosent en effet en toute spontanéité, tant avec les danseurs qu'avec les spectateurs que nous intégrons aux nouveaux espaces que nous avons créés. C'est ainsi que, contre toute attente, le citoyen se mue en réceptacle d'art.

*Pourquoi est-ce si important que vos projets s'inscrivent dans des environnements différents ?*

Nos travaux jouent toujours avec la transformation de l'espace. Si le médium change, l'approche reste en revanche la même. Notre dernier projet, « around the block », est une installation vidéo qui exploite tout à la fois l'architecture, le film, la musique et la danse. Grâce à l'accès acoustique et visuel simple, tout un chacun peut participer. Du coup, notre œuvre amorce un échange. A l'avenir, nous souhaitons même faire un pas de plus et travailler sur place avec des interprètes et nous ouvrir aux artistes locaux.

*L'exigence a-t-elle progressé au fil des différents projets ?*

Aujourd'hui, nos productions sont moins punks et nous ne cessons d'évoluer. Les exigences que je me fixe progressent plus vite que je ne peux progresser moi-même. J'ai de plus en plus conscience de l'ampleur des moyens techniques nécessaires à la réussite d'une représentation. Mais évidemment, le spectateur ne doit pas s'en rendre compte. Certes, nous avons aujourd'hui davantage de moyens à notre disposition, mais ils font aussi augmenter le niveau d'exigence. La technique est une « bestiole » dont il faut garder le contrôle.

*Quel rôle le Prix suisse de danse joue-t-il dans votre parcours ?*

Jusqu'à présent, la Suisse ne jouait qu'un rôle mineur. Alors que nous étions déjà à l'affiche de grands festivals en France, en Suisse, nous nous heurtions à de lourdes résistances. Nous avons dû nous battre longtemps pour faire notre place ici. Le prix qui nous a été décerné pour notre production « Dark side of the moon » change le regard qui est porté sur nous et nous voyons déjà la différence.

*N'est-ce pas là précisément la chance de ces distinctions ?*

Ces prix me semblent extrêmement importants pour le monde suisse de la danse. Ils peuvent lancer des tendances, mettre en valeur des productions courageuses en les plaçant sous les feux des projecteurs et déployer leurs effets au-delà des frontières helvétiques. La danse doit impérativement rajeunir et renouveler son public.

*Malgré le succès de vos projets très libres, n'aspirez-tu pas de temps en temps à un cadre plus structuré ?*

Chez moi, tout commence par la fascination pour l'espace. Jusqu'à présent, je l'ai projeté principalement sur des lieux publics. Cela dit, il est vrai qu'entre temps est également née l'envie de concevoir des pièces qui soient reproductibles tout en s'articulant autour de l'idée de mettre l'accent sur la transformation de l'espace. A l'hiver 2014, nous proposerons une nouvelle création, « zwischen Raum », dans laquelle l'espace scénique se métamorphosera en permanence.

*Cela s'inscrit-il dans la droite ligne de votre volonté de produire sans cesse quelque chose de nouveau ?*

J'aime autant que je le déteste le caractère éphémère de notre travail. A force, ne se lasse-t-on pas de l'éternel éphémère ? De plus, le rapport entre investissement consenti et résultat obtenu n'est pas toujours adéquat, sans compter qu'il est impossible d'atteindre la perfection avec les productions en plein air. Aujourd'hui, j'ai envie d'explorer de nouvelles possibilités et d'aller au fond des choses, avec toute la précision que cela suppose.

*Es-tu d'avis que les Pilotes de l'asphalte insufflent de l'art dans le quotidien ?*

Absolument. Je pense que l'art va de plus en plus investir l'espace public. L'intérêt pour ce genre de projets a augmenté. Aujourd'hui, on est envahi par un tas de choses. La publicité, par exemple, est omniprésente, elle te poursuit jusque dans ton intimité. A mon sens, pour être appréhendé, l'art doit se caractériser par cette même offensivité. Nous évoluons dans une époque sans limite, tout est accessible. L'art tel que je le conçois doit relever d'une confrontation directe. Nous voulons réciter des contes à des adultes et prendre les gens complètement par surprise.

Entretien par : Saralisa Volm